

Médiathèque Aimé Césaire à Blanzat (Clermont-Ferrand), « Césaire centenaire : poète bâtisseur » – Exposition, rencontres, conférences, spectacles, projections, du 19 avril au 27 juillet 2013

Samedi 18 mai, Conférence

Christiane CHAULET ACHOUR

Aimé Césaire, l'engagement d'une génération

« Mais, finalement, si j'accepte et avec reconnaissance cet hommage, c'est surtout parce que j'ai pensé que cet hommage me dépassait, et qu'à travers moi, ceux qui étaient honorés, c'étaient des amis divers, des compagnons de lutte, un pays caribéen aussi, plus encore, peut-être, toute une école de pensée militante, toute une école d'écrivains, de poètes, d'essayistes qui, pendant plus de quarante ans, ont pris pour thème de leur obsession une réflexion sur le sort de l'homme noir dans le monde moderne. »

Cette déclaration est celle d'Aimé Césaire lors de son intervention, à Miami, à la Conférence hémisphérique, en 1987¹. Je partirai donc de cette affirmation qui définit bien une génération à laquelle il a appartenu et dont il se revendique. Apprendre à connaître Aimé Césaire, c'est donc approcher, le mieux possible son parcours et cette « génération ».

Pour être aussi claire que possible sur l'éclairage choisi pour cette conférence à propos de cet immense continent à lui seul qu'est Aimé Césaire, il est nécessaire de garder comme fil rouge des repères biographiques et générationnels. La période de la longue vie d'Aimé Césaire que nous accompagnerons sera celle de sa naissance à l'année 1956, quarante trois ans dont vingt cinq années ont été déterminantes pour illustrer notre titre, « l'engagement d'une génération ». Ils permettent tout à la fois de saisir l'apport original qui a été le sien et la part qui revient à une époque où de jeunes intellectuels ont propulsé l'idée même d'émancipation, de liberté, de dignité pour les peuples colonisés.

Que la voix de certains ait eu un impact plus fort ne fait pas de doute et celle du jeune poète martiniquais a marqué plus d'un de ses contemporains et informe et réveille encore plus d'un lecteur d'aujourd'hui. Comme l'écrivait l'écrivain congolais, Sony Labou Tansi lui rendant hommage en 1989 : « Césaire poète aura mis le feu de l'âme à la paille des arbitraires et des insoutenables [...] L'art du poète est aussi l'art d'appriivoiser la foudre². »

¹ Aimé Césaire, « Le discours sur la négritude » prononcé le jeudi 26 février 1987 lors de la Conférence Hémisphérique organisée par l'Université Internationale de Floride à Miami. Dans Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme suivi du Discours sur la Négritude*, Présence Africaine, 2004, pp. 77-92. Citation, p. 80.

² - Préface au catalogue de l'exposition consacrée à A. Césaire : « Aimé Césaire – Le poète dans la Cité », exposition au CNL de Paris du 13 juin au 8 juillet 1989 et *Poésie dans un Jardin* au Festival d'Avignon du 12 juillet au 3 août 1989. Placée sous le Haut patronage de la Fédération Internationale des Ecrivains de langue française. Catalogue conçu par Marie Jouannic, Saluces, Avignon, mai 1989. Celle-ci justifie le titre de l'exposition ainsi : « Lui pour qui le poétique et le politique se retrouvent en un projet unique, la poésie devenant l'instrument privilégié de la libération des peuples ».

1913 – 1931 – années d'enfance et d'adolescence – Formation

Aimé Césaire est né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe en Martinique, soixante-cinq ans après l'abolition de l'esclavage. Comme l'écrit Huguette Bellemare, synthétisant les informations contextuelles qu'on ne peut oublier à propos de la Martinique d'alors :

« L'économie est encore basée sur une monoculture d'exportation, la canne à sucre, pratiquée dans de grands domaines dits *Habitations* où une masse servile noire travaille au service d'une caste dominante blanche, les *Békés*. La colonie est peu équipée sur le plan sanitaire, culturel... Pour les études secondaires, il n'y a dans l'île que quelques cours complémentaires, et, seulement dans le chef-lieu Fort-de-France, un lycée pour les garçons, un "pensionnat colonial" pour les filles, ainsi qu'une bibliothèque qui porte le nom de Schœlcher. La Martinique a deux langues, le créole, langue à vocabulaire français et syntaxe africaine, parlée par toute la population, et le français, plus ou moins maîtrisée par la petite bourgeoisie de couleur naissante, seule langue officielle, langue de l'ascension sociale, langue valorisée³. »

Son père est très soucieux de l'avenir de ses enfants dont il est persuadé qu'il passe par des études réussies. Il surveille lui-même leurs premiers apprentissages scolaires et se plaît à leur lire des extraits littéraires français. Comme nous en informent ses biographes, Roger Toumson et Simonne Henry-Valmore, il donne à son fils le prénom d'Aimé « en hommage à Aimé Barthou, homme de lettres et publiciste français de l'époque dont il admire le style⁴. » Ses biographes, nombreux, ont tous souligné son caractère réservé et solitaire, assez indépendant dans sa famille et parmi les camarades de son âge, ainsi que son amour des livres. En 1924, pour assurer une bonne suite de scolarité aux enfants, la famille déménage à Fort-de-France. Le jeune Aimé est déçu par la saleté de la ville – il s'en souviendra dans le *Cahier* – et par les rapports avec ses camarades du lycée qui font peu cas de lui, provincial « noir » ; on sait également qu'il fréquente assidûment la bibliothèque Schœlcher et que son argent de poche sert à acheter des livres qu'il fait venir de France. Ses études sont brillantes, particulièrement dans les matières littéraires.

1932-1939 – Les années parisiennes du jeune Martiniquais : découverte de soi et choix d'engagements

À la fin des années du lycée, en 1931, il obtient une bourse d'études supérieures et part pour Paris avec enthousiasme car il « étouffait » dans la Martinique coloniale. Il sait où il doit aller : il a une lettre de recommandation pour le lycée Louis-le-Grand pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure. L'histoire est bien connue : dès son arrivée, il fait une des rencontres les plus fondamentales de sa vie et, en tout cas, déterminante pour cette seconde période qui

³ Huguette Bellemare, « biographie » dans *Césaire en toutes lettres*, Marie Fremin (dir.), Paris, L'Harmattan, 2012, p. 177.

⁴ Roger Toumson et Simonne Henry-Valmore, *Aimé Césaire, le nègre inconsolé*, Paris, Syros, Vents d'ailleurs, 1993, p. 21. Réédition revue et augmentée, Paris, Vents d'ailleurs, 2002.

commence : celle de Léopold-Sedar Senghor grâce auquel il mesure à la fois sa distance et sa proximité par rapport à son origine africaine.

Dans le milieu des étudiants noirs de Paris, pas mal de choses se passent alors. Les sœurs Nardal et le Dr. Sajous ont créé *La Revue du Monde Noir* en 1931 qu'Aimé Césaire lit bien qu'il se prête moins volontiers aux rencontres dans leur salon qu'il trouve trop mondaines mais où, néanmoins, il commence à côtoyer des Afro-américains, des Haïtiens et leurs écrits : il se nourrit de tout cela qui complète la découverte de l'Afrique qu'il poursuit. C'est la découverte de la Négro-Renaissance de Harlem, de ses poèmes, de ses essais, des travaux de l'ethnologue Frobenius réhabilitant les civilisations africaines. En 1932, Etienne Léro, René Ménil et Jules Monnerot créent la revue *Légitime Défense*, profondément politique, prenant position contre la politique d'assimilation culturelle exercée par la France et ses effets avec le soutien de la bourgeoisie de couleur aux Antilles : il ne fait pas partie du groupe mais lit l'unique numéro qui l'illustre. C'est au tour de son « groupe », en 1934 – lui-même, Senghor et Damas – qu'il transforme *L'Étudiant martiniquais*, revue de l'Association des étudiants martiniquais, en *L'Étudiant Noir* pour affirmer le destin commun et solidaire de tous les Noirs dans le monde. C'est donc l'époque où se mettent en place les objectifs de ce qui sera « la Négritude », mouvement littéraire qui a soulevé autant de louanges que de critiques et dont Césaire s'explique clairement dans le discours de 1987 que nous avons cité en ouverture :

« La Négritude n'est pas essentiellement de l'ordre du biologique. [...] [elle est] référence, très exactement à une somme d'expériences vécues qui ont fini par définir et caractériser une des formes de l'humaine destinée telle que l'histoire l'a faite : c'est une des formes historiques de la condition faite à l'homme. [...]

La Négritude, à mes yeux, n'est pas une philosophie.

La Négritude n'est pas une métaphysique.

La Négritude n'est pas une prétentieuse conception de l'univers.

C'est une manière de vivre l'histoire dans l'histoire : l'histoire d'une communauté dont l'expérience apparaît, à vrai dire, singulière avec ses déportations de populations, ses transferts d'hommes d'un continent à l'autre, les souvenirs de croyances lointaines, ses débris de cultures assassinées.

Comment ne pas croire que tout cela qui a sa cohérence constitue un patrimoine ?

En faut-il davantage pour fonder une identité ?

Les chromosomes m'importent peu. Mais je crois aux archétypes.

Je crois à la valeur de tout ce qui est enfoui dans la mémoire collective de nos peuples et même dans l'inconscient collectif.

[...]

C'est dire que la Négritude au premier degré peut se définir d'abord comme prise de conscience de la différence, comme mémoire, comme fidélité et comme solidarité⁵. »

En 1935, sa réussite à l'Ecole Normale Supérieure se fait au prix de beaucoup de travail et de lutte contre lui-même : car cette culture qu'il acquiert, il en sent aussi le décalage et tout ce qu'elle tait ou ignore de ce qui, justement, le préoccupe et le fonde dans la redéfinition de lui-même et des siens. Parallèlement, Aimé Césaire écrit mais il juge ses premiers poèmes trop conformes aux règles poétiques classiques et les déchire. Et il commence ce qui sera la première version de son poème-

⁵ A. Césaire, *Discours sur la Négritude*, op. cit., pp. 79 à 81.

phare, *Cahier d'un retour au pays natal*. Il lui faut aussi préparer un D.E.S. et le sujet qu'il inscrit et réalise, en 1937, a pour titre *Le Thème du Sud dans la poésie négro-américaine des États-Unis* : il peut concilier, dans cet exercice universitaire, les exigences du diplôme requis et ses intérêts extra-universitaires.

La première version du *Cahier* paraît en 1939. L'histoire de ce texte est passionnante puisque ses remaniements suivent à la fois le souffle profond du poème et les diverses influences que Césaire subit dans sa vie littéraire et politique, comme le montre le spécialiste de l'histoire de ce texte, Albert-James Arnold⁶. D'abord refusé par plusieurs éditeurs, le *Cahier* est publié en août 1939 par la revue *Volontés*, dans son numéro 20, juste avant donc que Césaire et sa famille retournent en Martinique : c'est la guerre et, outre le peu de visibilité du lieu d'édition, le poème, par sa facture et sa thématique, n'a pas d'écho. A-J. Arnold précise : « Pour moi, le *Cahier* est un palimpseste, où chaque nouvelle couche d'écriture tend à obscurcir celle qui l'a précédée. » Le chercheur montre l'essentiel des transformations d'une édition à l'autre et invite à ne pas prêter au jeune poète de 1939 la poétique de 1956 et à suivre l'évolution à la fois du poète et du politique de 1939 à 1956.

A-J. Arnold le désigne comme « texte pré-original » la première version de 1939. En volume, le poème paraît, pour la première fois, à La Havane : Aimé Césaire, *Retorno al Pais Natal*, traduction de Lydia Cabrera, préface de Benjamin Peret, La Havane, 1943, le tout en langue espagnole. C'est en 1947 que l'édition originale du *Cahier* est éditée, en version bilingue, Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal/Memorandum on my Martinique*, traduction de Lionel Abel et Yavn Goll, préface d'André Breton, « Un grand poète noir/A great negro poet », New York, Brentano's. Cette édition, en français, paraîtra à Paris la même année, chez Bordas, avec en couverture un dessin du peintre cubain, Wifredo Lam. En 1956, le *Cahier*, dans sa version définitive, est publié à Paris aux éditions Présence africaine⁷.

C'est dans le « groupe » cité précédemment qu'émerge le mot « Négritude » qui prend sa charge poétique dans *Cahier d'un retour au pays natal* :

« Ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité
ruée contre la clameur du jour
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte
sur l'œil mort de la terre
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle troue l'accablement opaque de sa droite
patience. »

⁶ Albert-James Arnold, « Le *Cahier d'un retour au pays natal*, avant, pendant et après la guerre » dans *Aimé Césaire – Une pensée pour le XXI^e siècle*, Centre Césairien d'études et de recherches, Présence Africaine, 2003, pp. 257-264.

⁷ Tous les éléments de cette recherche et de ces analyses seront accessibles le 27 juin dans le volume des *Œuvres complètes* d'Aimé Césaire, sous la direction de A-J. Arnold, collection « Planète libre », fondée en 2007, en partenariat entre l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM) du CNRS et l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF).

LA NEGRITUDE

Qu'est-ce que ce mouvement ?

C'est un mouvement qui s'est voulu essentiellement culturel, de révolte contre la domination culturelle occidentale, le racisme et l'infériorisation dont sont victimes les Noirs, tant Africains qu'Antillais. La Négritude naît officiellement à Paris dans les années 1930, autour d'un trio composé du Guyanais Léon-Gontran Damas, du Martiniquais Aimé Césaire et du Sénégalais Léopold Sédar Senghor. Ce n'est pas un « mouvement » au sens exact du terme – pas d'école, de dogmes, de membres affiliés et de lieu –, mais une réaction vive, à fleur de peau, un désir d'émancipation d'un modèle imposé et inadéquat. C'est une prise de conscience de l'écrasement par l'Occident des cultures qui ne sont pas siennes. Les intellectuels de la Négritude prennent acte de la déshumanisation historique orchestrée par l'esclavage puis par la colonisation. En ce début de XX^e siècle, la France soutenait encore son empire colonial par une idéologie de l'infériorité essentielle, naturelle, du Noir, de l'Arabe, du Jaune, selon une conception qui en faisait soit un être bestial, soit un être doux, souriant et enfantin. La Négritude s'oppose radicalement à ces représentations du Noir, revendique une égalité raciale entre Blancs et Noirs et, politiquement, fait le procès du colonialisme. C'est une prise de conscience du mépris dont est victime le Noir, du simple fait de sa couleur de peau, de son asservissement, vers l'émancipation sociale, politique et culturelle. L'amorce du « mouvement » est donc émotive, en lien direct avec une situation affective première de négation de soi par l'Autre. Ce constat originel est ensuite pensé par les intellectuels antillais et africains à partir d'un héritage multiple et depuis le cœur d'une culture occidentale ébranlée. Plusieurs textes en marquent la présence : *Pigments* et *Névralgies* de L-G. Damas, *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, *L'Anthologie de la poésie nègre et malgache* de L-S. Senghor précédée de la préface de Sartre, « Orphée noir ». La sollicitation de l'intellectuel le plus en vue de l'après-1945 donne un relief à la sortie de l'invisibilité de ces poètes. Dans la mesure où le texte a un poids certain, chantant ces voix poétiques en accusant le Blanc, faisant de la compréhension personnelle du mouvement par Sartre lui-même l'explication de celui-ci, cette préface a quelque peu fait écran à la diversité des poètes, des situations et des expressions.

1939-1945 : Vie professionnelle/familiale/intellectuelle et militante en Martinique. Du jeune professeur-poète au député

De retour en Martinique, fin août 1939, il enseigne la littérature au lycée Schoelcher, bousculant les programmes et enflammant ses élèves comme E. Glissant, G. Desportes et tant d'autres. Il initie aussi une revue, *Tropiques* avec René Ménil (cofondateur de *Légitime défense*), son épouse Suzanne Césaire et Aristide Maugée. La Martinique est alors « pétainiste » et, pour paraître, la revue rencontre bien des difficultés jusqu'à se faire interdire. Dans l'entretien donné par Césaire à Jacqueline Leiner, le poète revient sur la rencontre avec André Breton, en 1941, et son adhésion consciente au surréalisme dont les versions de 1947 du *Cahier* montrent la marque, comme celle de 1956, montre son engagement plus militant au sein du PCF.

Après l'enseignement, la création d'une revue en pleine guerre, le troisième événement essentiel de cette période est le séjour haïtien de Césaire de juillet à décembre 1944. Si Toussaint Louverture surgissait déjà dans le *Cahier*, cette fois Césaire découvre l'île voisine de la première révolution noire ; il observe aussi les graves difficultés de la société haïtienne dans tous les domaines. Haïti sera désormais une constante, selon différentes modalités, de son écriture. En 1983,

il déclare : « Je me réveille Martinique, je me réveille Guadeloupe, je me réveille Haïti. Il y a identification avec tel ou tel pays de ma géographie cordiale⁸. » Mais auparavant, dès le *Cahier*, Haïti s'inscrit comme figure de proue de sa géographie revendiquée :

« Ce qui est à moi, ces quelques milliers de mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île et ce qui est à moi aussi, l'archipel arqué comme le désir inquiet de se nier, on dirait une anxiété maternelle pour protéger la ténuité plus délicate qui sépare l'une de l'autre Amérique ; et ses flancs qui secrètent pour l'Europe la bonne liqueur d'un Gulf Stream, et l'un des deux versants d'incandescence entre quoi l'Equateur funambule vers l'Afrique. Et mon île non-clôture, sa claire audace debout à l'arrière de cette Polynésie, devant elle, la Guadeloupe fendue en deux de sa raie dorsale et de même misère que nous, Haïti où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité et la comique petite queue de la Floride où d'un nègre s'achève la strangulation, et l'Afrique gigantesquement chenillant jusqu'au pied hispanique de l'Europe, sa nudité où la mort fauche à larges andains. Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool et New-York et San-Francisco Pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte digitale. »

1946 – 1956 – Député, poète, sur la brèche

Il est élu le 27 mai 1945 maire de Fort-de-France puis le 21 octobre 1945 député à l'Assemblée Constituante française, sous l'égide du PCF parti auquel il adhère après son élection⁹. Il s'attaque à rénover, assainir et moderniser sa ville. Dès 1946, le député est rapporteur à l'Assemblée nationale de la loi érigeant les anciennes colonies d'Amérique et la Réunion en départements français. La loi est promulguée le 19 mars, mais il doit entamer aussitôt une rude bataille pour déjouer les tentatives de la mutiler et d'en repousser la date d'application. Ce positionnement a fait couler beaucoup d'encre et reste souvent, même pour les admirateurs de Césaire, une implication difficile à comprendre. Daniel Boukman, déserteur pendant la guerre d'Algérie par refus de cette guerre coloniale, écrit en 1962 une pièce de théâtre, *Temps pour hâter la mort du temps des orphées*. En 1993, chez Stock, Raphaël Confiant signe une biographie, *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, accusatrice et non hagiographique, ainsi présentée par Thierry Bayle dans *Le Magazine littéraire* d'avril 1994, lors de sa réédition :

« Raphaël Confiant dresse un réquisitoire à l'encontre de celui qui, comme l'écrit Jean Bernabé dans la postface, fut la proue et le flambeau des jeunes auteurs créoles. Voici un portrait au vitriol du "père tuteur" de la jeune génération, selon le mot de Patrick Chamoiseau. De quoi s'est rendu coupable le grand poète martiniquais ? D'avoir dénoncé l'oppression du tiers monde par l'Occident dans son cabinet de poète, par la voix du *Discours sur le colonialisme* (1950), tout en siégeant 47 ans au Palais Bourbon où il a prôné la loi d'assimilation (ou de départementalisation) pour les Antilles-Guyane et la Réunion, votée en 1946. "Les Antilles françaises d'aujourd'hui souffrent d'un péché originel : celui de l'assimilation... Césaire n'a conçu qu'un avenir de province française pour les Antilles", dénonce Confiant. »

⁸ Aimé Césaire, « La poésie, parole essentielle », *Présence Africaine*, n°126, 2^{ème} trimestre 1983, p. 12.

⁹ Lire l'article très intéressant d'Alain Ruscio, « Césaire et le communisme, les communistes et Césaire : une longue histoire » dans *Aimé Césaire à l'œuvre*, sous la direction de Marc Cheymol et Philippe Ollé-Laprune, Paris, éditions des archives contemporaines/ ITEM/AUF, 2010, pp. 193-201. « [...] le jeune Césaire » nous aura permis « de réfléchir sur ce que, après Bourdieu, nous appelons aujourd'hui le "chauvinisme de l'universel", cet universalisme occidental, fût-il à prétention marxiste, qui n'a pas fini de faire des dégâts ».

Ces activités parlementaires et municipales n'empêchent pas Aimé Césaire d'être très présent sur le front de la culture. En tant qu'écrivain, il publie, en 1946, *Les Armes miraculeuses* qui comporte la première version de *Et les chiens se taisaient*¹⁰. De cette tragédie, retenons ce cri du Rebelle qui a tant marqué la littérature ensuite :

« Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon état : révolté ; mon âge : l'âge de pierre.
[...] Ma race : la race tombée. Ma religion...
mais ce n'est pas vous qui la préparerez avec votre désarmement...
c'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés et ma tête hirsute
Très calme

Je me souviens d'un jour de novembre ; il n'avait pas six mois et le maître est entré dans la case fuligineuse comme une lune rousse, et il tâta ses petits membres musclés, c'était un très bon maître, il promenait d'une caresse ses doigts gros sur son petit visage plein de fossettes. Ses yeux bleus riaient et sa bouche le taquinait de choses sucrées : ce sera une bonne pièce, dit-il en me regardant, et il disait d'autres choses aimables mon maître, qu'il fallait s'y prendre très tôt, que ce n'était pas trop de vingt ans pour faire un bon chrétien et un bon esclave, bon sujet et bien dévoué, un bon garde-chiourme de commandeur, œil vif et le bras ferme. Et cet homme spéculait sur le berceau de mon fils un berceau de garde-chiourme.

[...]
Tué... Je l'ai tué de mes propres mains...
Oui : de mort féconde et plantureuse [...]
J'ai choisi d'ouvrir sur un autre soleil les yeux de mon fils [...]
Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié. »

En 1948, il publie *Soleil cou coupé* et en 1949, *Corps perdu*, avec des gravures de Picasso aux éditions Fragrance ; ces deux recueils plus ou moins remaniés, seront réunis dans *Cadastre*. En 1950, il publie, dans une revue de droite, dit-il, un discours jamais prononcé, *Discours sur le colonialisme*. En réalité, ce texte est édité par une petite maison d'édition peu connue, proche sans doute du PCF, Réclame¹¹. Le *Discours* sera réédité par Présence Africaine en 1955 : c'est cette version qui est connue. C'est en 1956 enfin, que Césaire donne la version définitive du *Cahier* à Présence Africaine. En 1953, l'africaniste allemand, Janheinz Jahn découvre Césaire et ils seront amis jusqu'à la mort de Jahn en 1972.¹²

Plus largement sur le plan culturel, en 1955, lors du débat sur la poésie nationale qu'avait inauguré Louis Aragon dans *Les Lettres françaises*, *Présence Africaine* ouvre ses pages et Césaire y fait paraître un long poème, « Réponse à Depestre poète haïtien (éléments d'un art poétique) » car celui-ci venait de se rallier aux thèses d'Aragon.

« Laisse-là Depestre laisse-là
La gueuserie solennelle d'un air mendié
Laisse-leur
Le ronron de leur sang à menuets l'eau fade dégoulinant
Le long des marches roses
Et pour les grognements des maîtres d'école
Assez

¹⁰ Une seconde version remaniée paraît en 1956 et est éditée seule. En réalité, on sait désormais qu'un premier manuscrit a existé et que la pièce se passait en Haïti.

¹¹ L'achevé d'imprimer est du 7 juin 1950. Césaire place en exergue une phrase de Jacques Duclos : « Le colonialisme, cette honte du XX^e siècle », phrase qui disparaîtra dans les éditions suivantes. Cf. Alain Ruscio, art. cit., p. 195. 1950-1955 : période d'intenses activités politiques et de bouleversements.

¹² - Cf. Ernstpeter Ruhe, *Aimé Césaire et Janheinz Jahn – Les débuts du théâtre césairien : la nouvelle version de Et les chiens se taisaient*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1990.

Marronnons-les Depestre marronnons-les
Comme jadis nous marronnions nos maîtres à fouet¹³. »

Dans ce débat, Césaire travaille, comme l'a écrit Romuald Fonkoua, à « l'autonomie d'un champ littéraire nègre¹⁴. »

En 1956, Césaire est une des chevilles ouvrières du Premier Congrès International des écrivains et artistes noirs qui se tient à la Sorbonne.

Sur le plan politique enfin, déjà franc-tireur dans ses positions par rapport au PCF, il démissionne du parti en octobre 1956 et adresse une lettre ouverte à son Secrétaire général : c'est la *Lettre à Maurice Thorez*, le 24 octobre 1956 où il conteste la portion congrue qu'ont les questions coloniales et le paternalisme des communistes à l'égard des militants des colonies ou ex-colonies. Il revendique l'« approfondissement et [la] coexistence de tous les particuliers » et refuse la hiérarchie des luttes. C'est en 1958 qu'il fonde le Parti Progressiste Martiniquais, « large » rassemblement, dont la vocation à conduire la Martinique à l'autonomie est affirmée. Mais cela dépasse la période que nous avons fixée au début de notre intervention.

Vigoureuse, sans concession, la prose de Césaire est innovante dans ses thématiques et dans son écriture. A propos du *Discours sur le colonialisme*, Sony Labou Tansi a une appréciation que nous faisons nôtre :

« J'ai relu plus d'une cinquantaine de fois le *Discours sur le colonialisme*, je n'y ai trouvé aucun germe de haine, aucun transport de rancune ou d'amertume. Je n'y ai rencontré qu'un humanisme sans complaisance, qui ne fait de cadeau à personne [...] Malgré l'ampleur du problème et la nature passionnée de la question coloniale, Césaire y met tellement d'humanité qu'il arrive à présenter devant nos consciences la double misère du bourreau et de la victime, la déshumanisation du maître et de l'esclave, le double piège qui mène au triple triomphe de la médiocrité sur la raison, sur l'intelligence et sur l'esprit¹⁵. »

Pour finir avec ce parcours de l'engagement, nous pouvons proposer un poème qui dit justement cet engagement, cet espoir parfois... impatient et désespéré et une sorte d'autoportrait sortant cette personnalité de la statufication où on risque de le « geler » :

Le poème a paru dans *Les Temps modernes* en janvier 1950 et ne sera publié qu'en 1960 dans le recueil *Ferrements* :

« *Hors des jours étrangers*

mon peuple

quand
hors des jours étrangers
germeras-tu une tête bien tienne sur tes épaules renouées
et ta parole
le congé dépêché aux traitres
aux maîtres
le pain restitué la terre lavée

¹³ - Cf. Aimé Césaire, *La poésie*, édition établie par Daniel Maximin et Gilles Carpentier, Le Seuil, 1994, p.545. Cf. l'article de Marie Fremin, « Q comme Querelle » dans *Césaire en toutes lettres*, op cit., pp. 115-123.

¹⁴ Romuald Fonkoua, *Aimé Césaire (1913-2008)*, Paris, Librairie Perron, 2010, p. 210.

¹⁵ Référence, cf. notre note 2.

la terre donnée

quand
quand donc cesseras-tu d'être le jouet sombre
au carnaval des autres
ou dans les champs d'autrui
l'épouvantail désuet

demain
à quand demain mon peuple
la déroute mercenaire
finie la fête

mais la rougeur de l'est au cœur de balisier

peule de mauvais sommeil rompu
peuple d'abîmes remontés
peuple de cauchemars domptés
peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre
demain plus haut plus doux plus large

et la houle torrentielle des terres
à la charrue salubre de l'orage¹⁶ »

« J'ai toujours été connu comme un rouspéteur. Je n'ai jamais rien accepté purement et simplement. En classe, je n'ai cessé d'être rebelle. Je me souviens d'une scène à l'école primaire. J'étais assis à côté d'un petit bonhomme, à qui je demandai : "Que lis-tu ?" C'était un livre : "Nos ancêtres, les Gaulois avaient les cheveux blonds et les yeux bleus..." "Petit crétin", lui dis-je, "va te voir dans une glace !" Ce n'était pas forcément formulé en termes philosophiques, mais il y a certaines choses que je n'ai jamais acceptées, et je ne les ai subies qu'à contrecœur.

Quand je parle de situations insupportables, je pense d'abord à la médiocrité de la vie coloniale : "Monsieur le Gouverneur, Monsieur le Préfet, mon Colonel, mon Général, etc." Dans la vie, il y a des choses que l'on supporte très mal et, si nous faisons tous un effort, c'est parce que nous sentons qu'il est urgent de faire naître une autre civilisation. Ce n'est pas très original, mais c'est vrai : il faut un autre monde, il faut un autre soleil, il faut une autre conception de la vie. [...]

Il s'agit de savoir si nous croyons à l'homme et si nous croyons à ce qu'on appelle les droits de l'homme. A liberté, égalité, fraternité, j'ajoute toujours identité. Car, oui, nous y avons droit. C'est notre doctrine à nous, hommes de gauche [...]

Peu m'importe qui a écrit le texte de la Déclaration des droits de l'homme ; je m'en fiche, elle existe [...] Il faut s'approprier ce texte et savoir l'interpréter correctement. La France n'a pas colonisé au nom des droits de l'homme. On peut toujours raconter n'importe quoi sur ce qui s'est passé : "Regardez dans quel état sont ces malheureux. Ce serait un bienfait de leur apporter la civilisation." D'ailleurs, les Européens croient à la civilisation, tandis que nous, nous croyons *aux* civilisations, au pluriel, et *aux* cultures¹⁷. »

Annexe

¹⁶ Aimé Césaire, *Ferrements et autres poèmes*, rééd. Le Seuil, Points, 2008, préface de Daniel Maximin, pp. 78-79.

¹⁷ Aimé Césaire, *Nègre je suis, nègre je resterai*, Entretiens avec Françoise Vergès, Paris Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2005, citations p. 51 et p. 69.

« Comment nous, poètes et écrivains présents au monde en ce mois d'avril 2008, pouvons-nous aider ou participer à la mise en place de pouvoirs et de systèmes sociaux, culturels et politiques conformes à nos écrits, à nos idéaux ? Avons-nous ce poids-là, aujourd'hui, comme hier Césaire, Senghor et tous les autres qui ont tant pesé sur la construction d'une Afrique en devenir ? Que Césaire et Senghor aient assumé des charges autres que littéraires a-t-il pesé sur ce qu'ils ont été ? Leurs messages ont-ils été mieux véhiculés, mieux entendus parce qu'ils étaient relayés par l'action et le rayonnement politiques ? La réponse est évidente, mais elle n'ajoute rien à leur mérite.

Ces interrogations posent notre condition de poètes et d'écrivains, notre raison même d'écrire dans des sociétés en mutation, des sociétés en crise où la pauvreté et la précarité les rendent sourdes, où l'on entend de moins en moins la voix des créateurs, à moins qu'on l'entende mal. Le monde a changé !

Césaire lui-même s'était posé la question, ou avait plutôt posé le débat dans son intervention au 2^{ème} Congrès des écrivains et artistes noirs d'avril 1959. Ecoutons-le encore : « J'ai pensé, dit-il, que les quelques considérations que je devais émettre pourraient porter sur un sujet : celui de la légitimité de notre activité d'écrivains et d'artistes noirs, et celui complémentaire, des responsabilités qui nous incombent à nous, hommes de culture, dans la double conjoncture du monde et de nos pays particuliers ». Nous devrions nous poser la même question, nous poètes, écrivains et hommes de culture de ce temps de l'Afrique et de nos peuples. Voilà comment et pourquoi Césaire nous est utile. Il nous met face à nous-mêmes, face à nos responsabilités de créateurs et de citoyens. Nous ne pouvons pas nous y dérober.

En effet, comment vivre, comment assumer nos missions, comment écrire, évoquer notre Afrique d'aujourd'hui avec ses joies et ses malheurs, car elle ne vit pas seulement de malheurs, comment évaluer sa marche démocratique irréversible, ses rêves, ses espoirs de paix et de développement ? Devons-nous aller plus loin dans l'engagement et quelle sorte d'engagement ? Devons-nous laisser brouiller notre image ? Devons-nous être distants, sommes-nous lâches ou avons-nous raison d'être militants du pouvoir politique ? Par quelle voie faire mieux et faire vite prévaloir nos idées ? Ou bien nos idées sont-elles toutes périmées, mortes ? La question est-elle mal posée, ou bien ce n'est pas là le véritable rôle du poète, de l'écrivain, de l'intellectuel ? Pour ma part, la littérature n'est pas la politique, mais elles peuvent se rejoindre pour un moment. »

Amadou Lamine Sall, « Hommage à Aimé Césaire, le maître des trois chemins », dans *Kourilet, Montray Kréyol*, n°59, 16 avril 2008.